

Table des matières

<i>Prologue</i>	5
<i>Chap. 1</i> — Le rescapé	7
<i>Chap. 2</i> — Où l'on trouve une nourrice	13
<i>Chap. 3</i> — Petit Pierre trouve des parents adoptifs	19
<i>Chap. 4</i> — Le moulin tragique	25
<i>Chap. 5</i> — Un voyage hasardeux	33
<i>Chap. 6</i> — Comment on passe en zone occupée puis en zone interdite	41
<i>Chap. 7</i> — Des journées difficiles	51
<i>Chap. 8</i> — Un souvenir	57
<i>Chap. 9</i> — On décide d'un vrai voyage	63
<i>Chap. 10</i> — Marguerite trouve ses cousins	69
<i>Chap. 11</i> — Le mystère demeure quant aux parents de Petit Pierre	77
<i>Chap. 12</i> — Une grande découverte : la Bible	83
<i>Chap. 13</i> — Une lueur d'espoir	89
<i>Chap. 14</i> — Prisonnier en Russie	93
<i>Chap. 15</i> — Le fil conducteur	101
<i>Chap. 16</i> — Yvert retrouve sa mère	107
<i>Chap. 17</i> — Découragement	115
<i>Chap. 18</i> — Où l'on retrouve de vieilles lettres	123
<i>Chap. 19</i> — Une découverte et un cadeau	129
<i>Chap. 20</i> — Petit Pierre a retrouvé son identité	135
<i>Epilogue</i>	141

Prologue

Je viens d'écrire le mot FIN à cette histoire. J'entends déjà mes jeunes lecteurs, qui pourraient être mes petits-enfants, demander : « Est-ce vrai ? »

Alors j'aimerais répondre à leur question. Le début de cette narration est un fait divers authentique : Un électricien venu faire une réparation chez nous, environ dix ans après la guerre de 1939-1945, m'a raconté qu'il avait porté un bébé près de quatre jours dans sa musette ... Ce sont les premiers chapitres. Mais il a ajouté : « Je ne sais pas ce qu'est devenu cet enfant, parce que je n'ai même pas demandé le nom de la femme à qui je l'ai laissé... en Champagne. »

C'est pourquoi la suite est pure imagination... Mais le cadre historique est véridique,

et la Parole de Dieu est la Vérité...

L'Auteur.

CHAPITRE 1

Le rescapé

Les trois hommes revenant ensemble de permission marchaient depuis le matin à la recherche de leur unité. Depuis leur descente du train, ils s'épuisaient en marches et contre-marches suivant les indications qu'on leur donnait. Pour l'heure ils se dirigeaient vers Rethel. De Reims ils avaient pu venir en camion jusqu'au petit village d'Asfeld-la-Ville, et depuis, longeaient l'Aisne sur un étroit chemin, se dirigeant toujours vers l'Est. Cette journée du 15 juin 1940 était aussi chaude qu'une journée de plein été et les trois hommes fondaient sous leur équipement. L'un, grand et maigre, lyonnais, s'appelait Yvert. Le second, presque aussi grand, était lourd et pataud ; comme il venait de Marseille ses camarades ne l'appelaient que Marius. Le troisième, petit et maigre, parisien, avait été surnommé Moineau. Tout à coup : « Eh, dis donc, Moineau, qu'est-ce qui arrive ? » demanda Marius.

Sur le bleu immense d'un ciel sans nuages, se découpait à l'horizon une longue traînée chaotique. Les trois hommes s'arrêtèrent sur le bas-côté de la route et attendirent... Ils n'en croyaient pas leurs yeux ! La colonne

arriva près d'eux. De misérables moyens de locomotion : bicyclettes, charrettes, charretons, brouettes, remorques, tirés ou poussés tant par des hommes que des enfants ou des femmes, trimbalaient ces hardes qui n'ont plus de nom dès qu'elles sont entassées en désordre. De vieilles femmes, des éclopés, des malades, des petits enfants surmontaient ces arrangements bringuebalants de matelas, de couvertures, de valises mal fermées, de paniers d'où pointaient des oreilles de lapins, des poules aux pattes ficelées. Quelques vaches meuglaient, attachées à ces attelages de fortune. Les premiers arrivés au niveau des trois hommes les regardaient d'un œil effaré. « Mais qu'est-ce que vous faites là, vous ?

— On va rejoindre notre unité qui a colmaté la poche de Rethel.

— Colmaté la poche de Rethel ? Où avez-vous lu les journaux ? Il y a belle lurette qu'il n'y a plus un Français par là, mais si vous voulez trouver des Allemands, vous n'avez qu'à continuer. Là je vous promets qu'il y en a !

— D'ailleurs, dit un autre, vous pouvez même les attendre ici avec leurs chars, ils n'en ont sûrement pas pour longtemps... Voyez-vous les gars, c'est la fin ! Moi, à votre place, je jetterais mon harnachement dans la rivière et je m'en irais par les bois... vous pourrez peut-être vous en sortir, mais ce n'est pas sûr. »

Comme l'homme achevait de parler, de gros points noirs apparurent dans le ciel et on entendit le vrombissement des avions. Des avions ? il y avait longtemps qu'on n'en voyait plus de français ! « Jetez-vous dans les fossés », cria l'homme, et il s'y allongea le premier.

Marius, Yvert et Moineau franchirent le fossé d'un

bond et se couchèrent sous les arbres d'une forêt toute proche. On entendit des cris affreux : enfants, vieillards perclus qui ne pouvaient descendre de leurs échafaudages et, tout près, le klaxon d'une auto qui essayait de remonter la colonne et demandait le passage.

En quelques minutes les stukas furent sur eux et fondirent du haut du ciel tels des oiseaux de mort... En rase-mottes, ils mitraillèrent à l'enfilade tout ce qui traînait sur le chemin et remontèrent en chandelle. L'attaque n'avait duré qu'un instant et déjà les avions disparaissaient à l'horizon. Des fossés, les survivants se précipitèrent et contemplèrent, stupéfiés et épouvantés, le spectacle effroyable. Nos trois amis, indemnes, s'élançèrent pour aider à sortir les morts et les blessés. C'était une vision inoubliable dans son atrocité. Tandis que des hommes retournaient à la ville pour chercher des secours, Yvert et ses camarades vinrent vers la voiture qui, quelques instants plus tôt, avait demandé le passage. Elle gisait renversée dans le fossé. Des cris de bébé s'en échappaient. Sur les sièges avant, les occupants étaient morts, le spectacle était affreux et Yvert en eut le cœur serré... Coincé entre les sièges, au milieu de valises et de paquets, il y avait un bébé : notre ami le sortit de sa dangereuse position ; l'enfant n'avait rien, absolument rien. Yvert jeta un dernier coup d'œil au couple de jeunes parents et lut par hasard au tableau de bord de la voiture : Pierre Burtin, Ingénieur des mines, Cauchy-La-Tour (Pas-de-Calais). Que faire de cet enfant désormais orphelin ? Alors, jetant fusil et paquetage, Yvert prit le bébé et, le logeant au mieux dans son sac, il remit doucement les courroies à ses épaules.

« Qu'est-ce que tu vas en faire ? lui dit Marius.

— Je n'en sais rien du tout, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne peux pas le laisser là. Les parents sont morts tous les deux... et qui nous dit que les avions ne vont pas revenir ?

— Je crois, dit Moineau, qu'il serait préférable de passer sous le couvert des arbres, c'est le meilleur camouflage. Est-ce que vous avez une boussole ? »

Mais aucun d'eux n'en avait une.

« Tant pis, dit Marius, à la première maison habitée, on dépose le marmot et on se tire vers le sud. Tant qu'il fait soleil, ce n'est pas difficile. »

Ils partirent donc ; Marius et Moineau avaient conservé tout leur harnachement... Yvert méditait : « Quel âge pouvait bien avoir cet enfant ? Lui était jeune, fils unique, et n'avait jamais eu de bébé dans son entourage. Enfin ! n'importe qui se chargerait de ce fardeau ; pour quelques heures il n'allait pas poser de gros problèmes. » L'enfant tassé dans son sac ne disait plus rien, il avait dû s'endormir ! « Dis donc, Marius, dit Yvert, qu'est-ce qu'il fait le gosse ?

— Il dort... »

Ils marchaient sous les arbres, suivant une sente. Ils entendaient, pas très loin, le bruit soyeux de l'eau, ils étaient sûrement près des berges de la rivière. Au loin, les cris s'estompaient. Il faisait une chaleur lourde qui laissait pressentir un orage. Les avions ne paraissaient pas devoir revenir. Tout était calme autour des trois soldats, comme si rien ne s'était passé. Les hommes marchèrent en silence quelques heures, et tout à coup, le bébé se mit à hurler.